

FRANÇOIS LIBERMANN (1802-1852) ET LE « CŒUR ÉMINEMMENT APOSTOLIQUE » DE MARIE

Paul COULON, cssp

Ce n'est évidemment pas sans raison que François Libermann a donné, en 1840, à Rome, à la société missionnaire dont il venait présenter le projet, le nom de « Société des missionnaires du Saint-Cœur de Marie » [1]. Lorsqu'il deviendra le onzième supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit — après avoir accepté la disparition de sa propre société que Rome lui demandait —, il s'inscrira sans difficulté dans la tradition mariale profonde que le séminaire du Saint-Esprit avait reçue de son fondateur, le breton Claude-François Poullart des Places (1679-1709). En effet, c'est « sous l'invocation de la Sainte Vierge conçue sans péché », dans la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Délivrance, à Saint-Étienne des Grès (Paris) que le jeune fondateur s'était consacré au Saint-Esprit, le 27 mai 1703, jour de la Pentecôte, avec les douze premiers étudiants qui l'accompagnaient [2]... La « spiritualité mariale » de Libermann est un thème que l'on trouve abondamment traité tout au long de l'histoire spiritaine. Signalons trois titres plus importants dont nous nous sommes inspirés — mais à l'occasion nous renverrons également à d'autres —, même si notre approche essaie d'être moins *systématique* et plus *historique* :

- Henri BARRÉ, « Spiritualité mariale du Vénérable Père Libermann », *in* : Hubert du Manoir, *Maria. Études sur la Sainte Vierge*, Paris, Beauchesne, 1954, t. III, p 379-401 [Désormais cité : H. BARRÉ].
- Pierre BLANCHARD, *Le Vénérable Libermann 1802-1852*, Paris, Desclée de Brouwer, 1959, t. I, chapitre X : L'expérience mariale, p. 527-562.
- Alphonse GILBERT, « Esprit Saint et Marie dans la tradition spiritaine », *Cahiers Spiritains*, n° 22, décembre 1988, p. 47-73 [Désormais cité : A. GILBERT] [3].

I. Le chemin de Libermann : lecture d'ensemble. De l'Exode d'Israël à la Pentecôte des nations

De la naissance juive au baptême en Christ

Étrange et séduisante figure, en vérité, que celle de François Libermann (1802-1852) ! Parmi les grands fondateurs de congrégations, il a un parcours atypique, en raison même de ses origines et de son histoire. Juif alsacien, Jacob Libermann passe les vingt premières années de sa vie (1802-1822) dans un milieu culturellement juif, séparé des sphères françaises et allemandes : il ne parle ni le français, ni l'allemand, mais le judéo-allemand. Son père, rabbin, entendant faire de son plus jeune fils son successeur, lui fait étudier le Talmud des années durant. Puis, il l'envoie à Metz en 1822 afin de parfaire sa formation de futur rabbin.

Quittant le cercle très fermé de son enfance, Jacob découvre alors la langue française, apprend le latin et le grec. Il lit Rousseau. C'est le choc de la modernité. Peu à peu, il ne se reconnaît plus dans la foi de ses pères et tombe dans une espèce de doute rationaliste. Dans le même temps, son frère Samson et un autre de ses frères passent au catholicisme. Ce fut pour lui un très grand choc, au début de 1826, alors qu'il en est lui-même réduit à un simple déisme philosophique. Il se met cependant à correspondre avec Drach, très célèbre rabbin lui aussi devenu catholique. Cet intellectuel de haute volée tente de lui montrer les raisons qui l'ont poussé à devenir chrétien, ce qu'il appelle : « l'harmonie entre l'Église et la Synagogue ».

Une chose est certaine, dans cet état, Jacob ne pense plus à devenir rabbin. Il se rend à Paris. Drach lui trouve un logement au collège Stanislas. C'est dans cette solitude que Libermann va être "retourné" — converti —, le lundi 13 novembre 1826. Dans un moment d'angoisse, il tombe à genoux et prie le Dieu de ses pères. Il ne passe donc pas directement d'un athéisme philosophique à la foi chrétienne. Il retrouve d'abord la foi de son peuple. Il est alors gratifié d'une "illumination" : il s'agit bien d'une *grâce*, d'un don. Toutes ses objections tombent en un instant [4].

Catéchisé par Paul Drach, il est baptisé la veille de Noël 1826, sous le nom de ses parrains : François, Marie, Paul. Très vite, il manifeste le désir de devenir prêtre et Drach le fait rentrer au séminaire de Saint-Sulpice. On peut comparer la période qui commence alors pour lui à l'Exode vécu au désert par le peuple d'Israël : rien de définitif ne va se profiler à l'horizon de sa marche difficile jusqu'en 1839.

Sous le signe de l'Exode

En 1827, il devient donc un séminariste ordinaire. Libermann n'a pas eu une initiation chrétienne dans un milieu "normal". Il est passé sans transition de son milieu juif au milieu particulier d'un séminaire sulpicien. Il n'a pas eu d'expérience paroissiale ordinaire. Du coup, le modèle sacerdotal sulpicien va beaucoup le marquer. Ce dernier insiste sur la primauté de la prière dans la vie du prêtre. Dans la ligne de Monsieur Olier, le fondateur de la compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, le principe unificateur de la vie de Libermann sera effectivement l'oraison conçue comme une relation vivante au Christ. Pour l'école sulpicienne, la sainteté est le premier devoir du prêtre. Par la suite, une fois fondateur et confronté au travail en Afrique, il se dégagera de la matérialité de ce modèle, tout en gardant l'intuition centrale : un missionnaire qui n'est pas saint et homme de prière compromet l'annonce du salut.

Dès son entrée au séminaire, les épreuves se succèdent pour Libermann... Quand son père apprend sa conversion, il renie son fils préféré. La veille de son sous-diaconat, le 13 mars 1829, il est victime d'une crise d'épilepsie : il n'est plus question qu'il devienne prêtre. Le considérant cependant comme un modèle sur le plan spirituel, les Sulpiciens acceptent de le garder. Ils l'envoient au séminaire d'Issy-les-Moulineaux comme adjoint de l'économiste. Alors qu'il n'est que simple acolyte et que probablement il ne deviendra pas prêtre, son influence est considérable. Il est quasiment directeur spirituel de très nombreux séminaristes, avec l'accord de la direction du séminaire. On apprécie son discernement. Après sa mort, sa correspondance publiée en fera un des grands auteurs spirituels du XIX^e siècle. Dans le cadre du séminaire de Saint-Sulpice, il va ainsi connaître un nombre important de futurs prêtres (et de futurs évêques) de toutes origines. Ce long temps d'*exode* lui permet de tisser un formidable réseau de relations à partir duquel se constituera plus tard sa société missionnaire.

Même si les crises se raréfient, les Sulpiciens considèrent sa santé comme encore trop fragile pour lui rouvrir la voie du sacerdoce dans leur société. Ils le recommandent toutefois aux Eudistes comme candidat et... maître des novices pour leur maison de Rennes ! Là, de 1837 à 1839, il vit deux années de terribles épreuves intérieures. Il a le sentiment d'être inutile, de ne pas être à sa place...

L'« Œuvre des Noirs »

Début 1839, il est sollicité par deux séminaristes de Saint-Sulpice, d'origine créole, Le Vavasseur et Tisserant, qui l'avaient connu à Issy. Ceux-ci ont pris conscience que, dans leurs Églises d'origine de l'Île Bourbon et d'Haïti, personne ne se préoccupe des vrais pauvres, les nègres, esclaves ou esclaves affranchis. En février 1839, ils avaient lancé une grande campagne de prière à Notre-Dame-des-Victoires pour l'Œuvre des Noirs. Selon eux, pour que les Noirs ne soient plus laissés pour compte dans les colonies, c'est une réforme du clergé qu'il faut. Ils envisagent donc de fonder une association de prêtres bien formés, menant une vie sainte et vivant en communauté, dont la mission serait d'évangéliser les Noirs.

Le Vavasseur soumet donc ce projet à Libermann. Ce dernier l'éclaire, l'aide à affiner son plan. À ce moment-là, Libermann ne se sent pas personnellement concerné : devenir prêtre lui semble toujours impossible et sa santé lui interdit de partir au loin. Quelque temps après, Le Vavasseur lui soumet un projet mieux élaboré. Et voici qu'en octobre 1839, Libermann écrit à ce dernier qu'il a eu « quelque petite lumière » le poussant à se joindre à eux. En fait, il a compris qu'il pouvait aider à lancer ce projet. Peut-être ne sera-t-il jamais prêtre, mais il sait comment former des prêtres...

À Rome, sous le signe de la pauvreté et de la foi

Au nom des candidats à l'Œuvre des Noirs — en passant par Lyon où il loge chez Frédéric Ozanam et reçoit une grâce décisive à Notre-Dame de Fourvière —, Libermann se rend à Rome pour y soumettre leur projet. Ce dernier est approuvé dans des délais très brefs, en juin 1840, contrairement à beaucoup d'autres présentés à la même époque et pourtant appuyés par des personnages influents. Libermann a eu l'intelligence de ne pas présenter un projet d'institut religieux mais un projet missionnaire, soumis directement à la Propagande. Cette dernière ne pose qu'une condition : qu'il devienne prêtre ! Dans l'obéissance, il entreprend des démarches dans ce sens. À son retour d'un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, deux lettres l'attendent. Elles lui ouvrent la voie du sacerdoce : l'une de l'archevêque de Paris qui accepte qu'il devienne prêtre dans un autre diocèse, et l'autre de l'évêque de Strasbourg lui annonçant qu'il l'accueille dans le sien. Il part donc à Strasbourg, est ordonné sous-diacre et diacre. On propose alors à l'Œuvre naissante une maison située près d'Amiens. C'est là que Libermann est ordonné prêtre en 1841, à

trente-neuf ans, et que sont accueillis les premiers novices de la société des missionnaires du Saint-Cœur de Marie dont il est élu supérieur.

La mission par contagion

Quels sont les grands axes tracés par la règle de vie de la nouvelle société missionnaire ? C'est une règle de vie de prêtres (les frères viendront un peu plus tard) choisissant, à l'imitation des apôtres, une vie en communauté pour s'encourager mutuellement, et vivant selon l'esprit des vœux religieux. Ils décident de se mettre au service des personnes alors les plus abandonnées dans l'Église : les nègres. La règle détermine un style de vie : simplicité, refus d'accepter des charges pour aller au plus près des plus pauvres... La mission n'y est pas conçue comme une campagne de propagande mais comme l'annonce d'un salut : c'est une mission par contagion. On tente de vivre ce que l'on veut transmettre.

Et l'on passa immédiatement à l'exercice pratique sur le terrain. Il n'est pas question de rappeler ici le déroulement des faits : la mission à l'île Bourbon, avec Le Vasseur ; à l'île Maurice, avec le Bienheureux Père Jacques Laval ; en Haïti, avec Tisserant. La mission sur les côtes d'Afrique, dès 1843, s'avère dramatique, avec deux seuls survivants pour la première expédition : le P. Bessieux et le Frère Grégoire, finalement arrivés au Gabon.

Un des buts essentiels fixés par Libermann à sa congrégation est la formation d'un clergé indigène et l'accueil de ces prêtres dans les communautés de l'institut pour les soutenir spirituellement. Une fois formés, ces prêtres pourront évangéliser eux-mêmes leur pays. Les difficultés pratiques rencontrées lors des premières missions le long de la côte d'Afrique (Libreville, Dakar) confortent Libermann dans cette certitude.

De l'Exode d'Israël à la Pentecôte des nations

En 1848, pour le bien de la mission et en accord avec Rome, Libermann dissout sa propre congrégation et rentre, avec prêtres et séminaristes, dans la société missionnaire du Saint-Esprit fondée au xviii^e siècle. Il en est élu supérieur général. Il réintègre les éléments de sa propre règle dans la congrégation du Saint-Esprit placée sous la protection du Saint-Cœur de Marie. Il est considéré comme le deuxième fondateur des *Spiritains*, après le breton Claude-François Poullart des Places (1689-1709).

Un certain nombre d'intuitions missionnaires dont le plein développement n'arrivera qu'à Vatican II sont déjà présentes, d'une certaine façon, chez Libermann qui meurt dès 1852 : en dix ans, il a posé des fondements solides jusqu'à nos jours. Sur les plus de 3 000 spiritains qui abordent le troisième millénaire, presque un tiers déjà sont des disciples africains de Libermann et de Poullart des Places, quittant leur propre pays pour aller au plus près des plus loin et des plus pauvres...

Toute cette aventure personnelle, ecclésiale et missionnaire s'ancre dans une expérience spirituelle très profonde dans laquelle la figure de *Marie* tient une place conséquente : ce n'est pas sans raison que Libermann a fondé sa première société en l'appelant *Société des missionnaires du Saint Cœur de Marie*. C'est sous cet angle que nous allons reprendre et préciser le parcours libermannien.

II. Le premier Libermann (1826-1839)

Pour le sujet qui nous concerne, il est intéressant de recueillir la confiance que Libermann a faite à un prêtre d'Amiens, M. Deluieux : « Quand l'eau du baptême coula sur ma tête de juif, à l'instant j'ai aimé Marie que je détestais auparavant [5]. » Cet amour sera immédiatement *informé*, au sens de la scolastique, par le milieu sulpicien, premier milieu de socialisation chrétienne du jeune converti devenu séminariste à Saint-Sulpice, puis à Issy.

Le milieu sulpicien

Alors que nous en sommes en 1841 et que, devenant fondateur d'une société missionnaire, il est en passe de s'éloigner progressivement de la *lettre* de l'école française, rien ne traduit mieux la perspective mariale de la vie "libermannienne" que le long commentaire qu'il fait pour un séminariste, M. Eugène Dupont, de la prière *O Jesu, vivens in Maria*, quotidiennement récité dans les séminaires sulpiciens [6]. La vie de Jésus en Marie est au cœur de sa méditation, et son abondante correspondance de direction spirituelle — alors qu'il n'est lui-même que simple acolyte empêché d'ordination — se réfère sans cesse à Marie, mais jamais sans Jésus évidemment. Le père Henri Barré retient comme significatif de cette première période libermannienne ce passage d'une lettre à M. Édouard de Farcy, séminariste, en 1831 :

« Il m'est fort égal que les lettres que je vous ai écrites jusqu'à présent, soient remplies des plus grosses sottises, pourvu qu'elles vous aient porté à Dieu, et qu'elles aient gravé dans votre cœur le divin amour pour Jésus et Marie. Oh ! l'amour de Jésus et de Marie, et rien de plus, mon très cher ! Si nous savons aimer, nous savons tout, nous pouvons tout et nous sommes tout. Oui, mon très cher, aimez Jésus et Marie tant que vous pourrez : aimez-les franchement et bonnement ; ne soyez pas toujours tremblant devant eux : ils sont si admirablement bons, qu'il n'y a pas moyen d'avoir peur devant eux[7]. »

La coloration eudiste

Recommandé par les sulpiciens, Libermann se rend à Rennes en juillet 1837, à la fois comme novice eudiste dans cette société que M. Louïs de la Morinière est en train de relever de ses ruines révolutionnaires et comme... maître des novices ! Dès la fin août, il lit les *Constitutions* de Jean Eudes : « Les vues du P. Eudes sont aussi grandes que celles de M. Olier et à peu près dans le même genre [8]. » À un directeur de la Solitude d'Issy, M. Cahier, il précise les liens de parenté spirituelle qu'il voit entre sulpiciens et eudistes, notamment quant à la place faite à Marie. Il faut noter que Libermann trouve chez Jean Eudes un lien entre le travail « des missions » et l'orientation mariale de la congrégation :

« Nos deux congrégations ont beaucoup de rapports entre elles. [...] Nous avons seulement quelque chose de plus, le ministère à l'extérieur dans les missions [...] le P. Eudes pose Jésus et Marie pour fondement de sa congrégation. La sainte Vierge est aussi puissante chez nous qu'à Saint-Sulpice. Le P. Eudes était dévoré d'amour pour Marie et en a reçu des faveurs extraordinaires. [...] Vous avez l'intérieur de Jésus et de Marie, nous aussi sous le nom du Sacré-Cœur [9]. »

Monsieur Desgenettes et Notre-Dame-des-Victoires

Peu de gens savent aujourd'hui la place extraordinaire qu'a tenue, au xix^e siècle, l'archiconfrérie instituée à Notre-Dame des Victoires (Paris) par son curé l'abbé Desgenettes [10]. Désespéré par l'état lamentable de sa paroisse, M. Desgenettes l'avait consacrée au « Cœur Immaculé de Marie, refuge des pécheurs » en 1836[11]. À partir de ce moment, son église devint un lieu d'intenses prières et de retentissantes conversions ; on y vint en pèlerinage du monde entier. C'est là que deux séminaristes de Saint-Sulpice, originaires des « Îles » — l'un de Bourbon et l'autre d'Haïti — Frédéric Le Vavasseur et Eugène Tisserant, s'en vinrent confier séparément à la prière de l'archiconfrérie, en février 1839, le sort des Noirs de leur pays respectif. De ce souci commun devait naître le projet de l'*Œuvre des Noirs* fédérant tout un groupe de séminaristes à Saint-Sulpice : ils consultèrent Libermann à Rennes, et ce dernier finit par rallier leur projet missionnaire, se rendant à Rome pour le faire approuver. Libermann considérera toujours que la naissance de sa société missionnaire s'origine à Notre-Dame des Victoires et il associera toujours à sa fondation la figure de celui qui devint son ami, le curé Desgenettes. Ce dernier n'écrivait-il pas, en 1842 :

« Une autre institution aussi précieuse que glorieuse à l'Église de Jésus-Christ, la société des prêtres du très saint et immaculé Cœur de Marie, voué à l'apostolat des races noires, a aussi été engendrée sur l'autel du saint Cœur de Marie. Elle doit son existence aux prières de l'Archiconfrérie[12]. »

C'est sans doute à la suite de cette demande de Desgenettes que Libermann entreprend en 1844 de fournir les éléments d'une *Notice* sur sa société missionnaire, à insérer dans le bulletin de l'Archiconfrérie. Cette longue lettre [13] se présente comme un mémorial, « avec beaucoup de détails », de tout ce qui s'est passé depuis les origines, mémorial qui met en évidence « la puissante protection du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie [14] ». Libermann exprime le lien très fort qu'il a toujours ressenti entre sa vocation à la mission et le Cœur de Marie :

« Les membres principaux qui devaient commencer l'œuvre n'étaient pas encore décidés ; les obstacles qu'ils éprouvaient paraissaient insurmontables, mais les ferventes prières de la sainte confrérie de l'Immaculé Cœur de la Mère de Dieu obtinrent ce qui semblait impossible. Aussi, je puis vous assurer que, dès l'origine, notre confiance dans cette difficile entreprise était dans les bontés du Cœur de notre très sainte Mère. Les difficultés surpassaient de beaucoup notre faiblesse... D'un côté, je sentais une tristesse profonde et je n'osais découvrir à personne notre projet, parce qu'il me paraissait une folie selon la droite raison et devait paraître tel devant toute personne sage ; d'un autre côté, je sentais au-dedans de moi une impulsion forte et un sentiment de confiance très grande dans le très saint Cœur de Marie, d'assurance de réussir. Le

peu de personne à qui j'ai découvert mon dessein me blâmaient et me décourageaient, et, malgré cela, je ne pouvais m'empêcher d'aller en avant, tant ce sentiment de confiance m'empêchait d'écouter ce que me disaient les hommes pour me rebuter [15]. »

C'est sur la fondation elle-même des Missionnaires du Saint Cœur de Marie, et sur ses premières années, qu'il nous faut maintenant nous pencher pour y voir plus en détail la place particulière qu'y occupa Marie.

III. Libermann, fondateur des Missionnaires du Saint Cœur de Marie

Le Mémoire de M. Tisserant : un document de fondation où Marie occupe une très grande place

Sur les origines de la société des missionnaires du Saint-Cœur de Marie, le document le plus important qui nous soit parvenu est celui que l'on appelle habituellement le *Mémoire de M. Tisserant*, du nom de l'un des trois fondateurs du Saint-Cœur de Marie (Libermann, Le Vavas seur et Tisserant). À la première page de son manuscrit, après l'indication de la date et une invocation au *Très Saint et Immaculé Cœur de Marie...*, M. Tisserant intitule modestement son travail : « *Quelques notes sur l'établissement de la pauvre petite Congrégation des Missionnaires du S^t Cœur de Marie* [16]. » Prêtre depuis décembre 1840, Nicolas-Eugène Tisserant, créole d'origine haïtienne par ses grands-parents maternels, n'a pu rejoindre le noviciat de La Neuville ouvert par Libermann [17] que le 2 août 1842. Son noviciat sera bref puisqu'il fera sa consécration le 28 octobre pour partir en décembre à la Martinique, Sainte-Lucie puis Haïti... Le 13 octobre 1842, « l'obéissance ne me laissant pour le faire que six jours », comme il le dit [18], sous les yeux de Libermann lui-même qui revoit et annote son texte, Tisserant écrit son « petit journal » qui entend répondre à la question : « Comment Marie a-t-elle inspiré le désir de l'œuvre de nos missions ? » Nous en citons les premières lignes en raison de leur forte tonalité mariale, Marie y apparaissant clairement comme l'inspiratrice d'un projet apostolique, missionnaire [19] :

« Au Très Saint et Immaculé Cœur de Marie refuge des pécheurs et mère de toutes les âmes délaissées, et par Marie à la plus grande Gloire de Notre Père Céleste, en Jésus Christ Notre Seigneur, et en union à son divin Esprit !

*Quelques notes sur l'établissement
de la pauvre petite Congrégation
des missionnaires du S^t Cœur de Marie.*

L'intention de celui qui écrit ces lignes n'est pas de donner une histoire des commencements de la petite société dont il a malgré sa très grande indignité le bonheur de faire partie ; mais de fournir à ceux qui viendront après lui quelques matériaux qui pourront être de quelque utilité pour montrer que l'œuvre des missionnaires du S^t Cœur de Marie est vraiment l'œuvre de Marie. Car comme le disait encore il n'y a que quelques jours un des plus grands serviteurs de Dieu de notre époque, M. Pinault [20], tel est le caractère distinctif et particulier de notre institut. Chez les Jésuites on voit pour fondateur un Ignace, pour 1^{er} missionnaire un Xavier ; S^t François jette les fondements de son ordre en opérant mille œuvres merveilleuses et suivi d'une foule de disciples hommes à miracles, S^t Dominique, S^t Benoît, S^t Bernard, S^{te} Thérèse, && Ici rien de semblable. Pour une œuvre qui doit épouvanter plus peut-être que toutes celles existantes par son étendue et ses difficultés, point d'hommes à prodiges ou à grands talents parmi nous ; seulement des gens de bonne volonté, réunis ils ne savent trop comment, voyant la bénédiction divine suivre toutes leurs démarches ou plutôt n'en formant et ne pouvant en former aucune et se sentant comme entraînés par une force invisible qui les dirige et aplanit sous leurs pas les difficultés qui semblaient les plus insurmontables... c'est la main de Marie ! *digitus Mariae est hic* [21] ! La suite de ce récit montrera assez clairement la vérité de mon assertion. Puissiez-vous ô cœur de la meilleure des mères répandre votre bénédiction sur les paroles de votre pauvre fils, afin que tous les membres de la communauté des Prêtres du S^t Cœur de Marie, présents ou à venir s'écrient avec moi dans l'effusion de leur reconnaissance envers celle à qui ils doivent tout après Dieu, *opus tuum nos ô Maria, vivifica illud* [22] !... »

Parmi les événements retenus par Tisserant sur la suggestion de Libermann — sans les confidences duquel ils seraient restés parmi « les secrets du roi » —, il faut s'arrêter tout spécialement sur la grâce de Fourvière de décembre 1839.

Lyon 1839 : la grâce de Fourvière

Dans la journée du 7 décembre 1839, la maison Ozanam, à Lyon, donnait l'hospitalité à un ecclésiastique de passage, M. Libermann, se rendant à Rome pour y soumettre le projet missionnaire de l'*Œuvre des Noirs*. Après diverses tentatives ailleurs, il était finalement venu frapper à la porte de cette famille bourgeoise lyonnaise parce qu'il avait connu, au séminaire sulpicien de Paris, le fils aîné de la famille, l'abbé Alphonse Ozanam, il y avait de cela une dizaine d'années. Depuis, si Alphonse était devenu missionnaire diocésain, Libermann, entré dans l'Église en 1826 après avoir été un *juif ardent et de bonne foi* [23] et désireux de se faire prêtre, n'avait pu jusque-là *recevoir d'autre ordre que celui d'acolyte à cause d'une maladie qui lui survint peu après son entrée à Saint-Sulpice* [24].

Un mélange de souffrances et de certitude va accompagner Libermann durant tout son séjour à Lyon, mais aussi, et enfin ! de paix. En effet, à Lyon, il fut confirmé à la fois dans sa certitude et dans les risques qu'il prenait, en recevant dès le début de son séjour, une *grâce particulière*, paradoxale mais logique, dont M. Tisserant, écrivant sous son contrôle, a rendu compte dans son *Mémoire*.

En effet, arrivé à Lyon le samedi 7 décembre, il s'empressa de participer à la grande fête mariale de la ville, celle de l'Immaculée Conception, qui, en raison du deuxième dimanche de l'Avent tombant le 8 décembre, se célébra le lundi 9 décembre. Or la fête de cette année devait voir l'érection canonique en la chapelle de Fourvière de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires pour la ville de Lyon [25]. Étant donné le rôle joué par cette Archiconfrérie et son fondateur, le curé Desgenettes, dans la naissance de l'*Œuvre des Noirs*, Libermann ne pouvait voir dans cette coïncidence qu'un clin d'œil du Ciel [26]... Il se joignit donc à la foule montée à Notre-Dame de Fourvière, le 9 décembre, et « sentit l'efficace de sa prière unie aux supplications de tant de milliers de cœurs priant avec lui et pour lui : *car il fut guéri de sa peine dans ce sanctuaire de Marie. Fortifié par la consolatrice des affligés qui versa le baume sur la plaie, il ne craignit plus tant les maux de la terre* [27] ».

C'est M. Tisserant qui rapporte dans son *Mémoire* le souvenir précis de cette grâce. Il le tient de Libermann. L'importance que ce dernier attribuait à cette *guérison* est soulignée par la note que Libermann ajoute *de sa main* dans la marge, en parlant de lui à la troisième personne pour respecter le récit :

« Pendant son séjour à Lyon, il alla consulter un supérieur d'une maison religieuse, il en fut mal reçu, et ce bon supérieur se mit à rire aux éclats dès qu'il eut entendu parler du projet de M. Libermann et n'y répondit rien, mais il quitta aussitôt le parloir. Il lui est arrivé plusieurs autres petites circonstances qui contribuèrent à le maintenir sur la croix, quoique la Très Sainte Vierge lui eût rendu le calme et communiqué par la divine volonté la force de continuer et de porter avec une volonté ferme tous les mépris des hommes [28]. »

Rome en 1840 : « Qui invoqua jamais Marie en vain ! »

Commentant dans son *Mémoire* la fin heureuse du séjour de Libermann à Rome — après un an d'attente et de démarches —, M. Tisserant s'écrie : « Qui invoqua jamais Marie en vain [29] ! » Et il est vrai que l'on peut relire ce séjour romain en y voyant la place particulière que la Vierge Marie y tient.

Ainsi de l'étonnant témoignage de Libermann concernant la rédaction de la *Règle* de la société missionnaire projetée, à laquelle il s'attelle avant même de savoir si la *Propaganda* sera favorable ou non :

« Dans ce travail, auquel j'attachais toujours une très grande importance, il m'arriva une chose singulière, dans laquelle le bon plaisir du très saint Cœur de notre bonne Mère était bien manifeste et me cause encore maintenant une grande consolation. Voici ce que c'est : le seul M. Tisserant était d'avis que nous devions consacrer notre œuvre au très saint Cœur de Marie. M. Le Vavasseur et moi, nous ne crûmes pas qu'une œuvre apostolique dût être consacrée au Cœur Immaculé de Marie, quoique toute ma confiance soit dans ce très saint Cœur. Je pensais que la Société devait trouver dans sa consécration toutes ses dévotions et un modèle parfait de toutes les vertus fondamentales de l'apostolat ; et je ne sais pourquoi je n'eus pas même l'idée que nous trouvions cela parfaitement dans la dévotion au très saint et immaculé Cœur. Je me fixais vers un autre objet : la Croix. Je me donnais bien des peines pour tracer le plan en question ; impossible de trouver seulement une idée, je fus dans la plus profonde obscurité. Je fis la visite des sept églises et j'allais en outre visiter quelques églises de dévotion à la très sainte Vierge, et alors, sans pouvoir me rendre compte pourquoi, je me trouvai décidé à consacrer l'œuvre au très saint Cœur de Marie. Je rentra chez moi et je me mis aussitôt à l'ouvrage pour recommencer le plan dont il était question, et je vis si clair que d'un seul coup d'œil j'avais la vue de l'ensemble dans toute son étendue et dans tout le développement de son détail. Ce fut pour moi une joie et une consolation inexprimables. Dans le cours de ce travail et dans l'explication des

mêmes détails, il se présentait parfois des difficultés, je ne voyais pas clair parfois. J'allais de suite faire une visite à une de mes églises de dévotion (Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Marie *in Transtevere*, la *Madona del partu*, dans l'église des Augustins et la *Madona della Pace*), et j'étais assuré qu'à mon retour je n'avais qu'à prendre la plume à la main et les difficultés s'aplanissaient et la chose incertaine s'éclaircissait : jamais cela n'a manqué [30]. »

C'est ainsi que la nouvelle société, dans le premier titre de sa *Règle provisoire*, porte le nom de *Congrégation des Missionnaires du Saint-Cœur de Marie*. Toutefois, dans un très grand équilibre théologique, le chapitre II décline la triple consécration de la congrégation en ces termes :

Art. i - La Congrégation est consacrée en premier lieu à la très sainte Trinité [...]

Art. ii. - En second lieu nous appartenons et sommes entièrement consacrés à Notre Seigneur Jésus-Christ. [...]

Art. iii. - Ces deux premières consécrations sont essentielles à tout apostolat ; mais ce qui nous distingue de tous les autres ouvriers qui travaillent dans la vigne du Seigneur, c'est une consécration toute spéciale que nous faisons de toute notre Société, de chacun de ses membres, de tous leurs travaux et entreprises au très Saint-Cœur de Marie, cœur éminemment apostolique et tout enflammé de désirs pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Nous le considérerons comme un modèle parfait du zèle apostolique dont nous devons être dévorés et comme une source abondante et toujours ouverte où nous devons le puiser. Nous y recourrons sans cesse avec la plus grande confiance, pour qu'il daigne épancher sur nous la tendresse maternelle qu'il ressent pour nous et nous obtenir une grande abondance de grâces pour nous et pour tous nos travaux [31].

Le P. Henri Barré — tout en reconnaissant le côté « illumination intérieure » décrit par Libermann — n'a pas manqué de se demander [32] si ce dernier n'avait pas été influencé par le « dehors », puisque s'étaient fondés après la Révolution d'autres instituts missionnaires se référant à Marie : ceux de Jean-Claude Colin (Maristes, 1816), d'Eugène de Mazenod (Oblats de Marie Immaculée, 1816) et Guillaume Chaminade (Marianistes, 1817)...[33] !

L'enracinement marial du séjour romain trouve sa dernière illustration dans le pèlerinage que Libermann fit à Lorette.

Le récit de Tisserant, dans son *Mémoire*, dit que Libermann fit « le pèlerinage de Lorette pour consulter le Cœur de Marie relativement au parti qu'il avait à prendre [34] », en précisant même un peu plus loin : « La faveur qu'il implorait pour lui-même était de connaître si la Providence divine l'appelait définitivement au désert, ou bien le voulait, en qualité de prêtre, au milieu des Nègres ou de ceux qui étaient destinés à devenir les pères dans la foi de ces pauvres délaissés [35]. »

Libermann partit à *piéd* pour Lorette, vers la mi-novembre ; il revint à Rome le 15 décembre au soir après être passé également à Assise [36]. Ce pèlerinage de Lorette, ainsi que le retour par Assise, mérite que l'on s'y arrête un instant. Certes, à l'époque, « on faisait Lorette » comme aujourd'hui « on fait Lourdes ou Saint-Jacques de Compostelle » : tout pèlerin en Italie se devait d'aller à Lorette [37].

Mais il y a plus. Il faut attirer l'attention sur l'enracinement *sulpicien* de cette volonté de Libermann de faire le pèlerinage de Lorette, exprimée dès son arrivée à Rome. Dans le parc d'Issy, il y avait une chapelle dite « de Lorette » ; Libermann et les séminaristes des *bandes de piété* animées par lui, la considéraient comme leur quartier général. Mais, à mon avis, pour le pèlerinage de Libermann à Lorette en novembre-décembre 1840, il faut aller plus loin encore et y voir une volonté expresse de *refaire ce que M. Olier lui-même avait fait*, dans des circonstances analogues, pour des raisons très proches et avec des résultats... identiques ! Libermann avait lu et relu la seule biographie de M. Olier alors disponible : celle écrite par M. Nagot, sulpicien, en 1790 et publiée seulement en 1818 : *Vie de M. Olier, curé de Saint Sulpice à Paris, Fondateur et premier Supérieur du Séminaire du même nom* [38]. Le jeune Olier fit le voyage d'Italie en 1630, séjourna à Rome, dans une attitude identique à celle de Libermann (prière et solitude), puis s'en fut à Lorette demander la guérison de ses yeux : « L'espérance qui conduisit Olier dans la sainte chapelle[...] ne fut point confondue. [...] il eut le courage d'imiter [...] les disciples du Sauveur qui voyageaient toujours à pied, à l'exemple de leur maître [39]. » Guéri à Lorette, de retour à Rome, son état intérieur ressemble alors étrangement à celui de Libermann : « Plein de la pensée de tout quitter pour suivre Jésus-Christ, et s'ensevelir dans la retraite... » ; « des impressions et des désirs qu'il avait peine à ne pas regarder comme des marques de vocation à la vie du cloître » ; « Il balançait entre l'état religieux et la vie apostolique [40].... »

Le parallèle entre Olier et Libermann est d'ailleurs explicitement fait dans un témoignage qui nous donne aussi *la clé du passage à Assise*. C'est le père Delaplace qui rapporte dans une note : « Une personne de grande piété, tertiaire elle-même de saint François, écrit de lui à ce sujet : "Il m'a confirmé par ses propres paroles, *qu'à l'exemple de M. Olier*, il s'était engagé dans cette sainte milice pendant son séjour à Rome"... [41] »

Est-ce ce parallèle entre Olier et Libermann qui a engendré la tradition, sur laquelle Tisserant est muet dans son *Mémoire*, selon laquelle Libermann aurait, lui aussi, été guéri à Lorette de sa maladie nerveuse, l'épilepsie ? On trouve cela dans plusieurs témoignages [42], cependant que le père Delaplace, très bien informé mais ne citant jamais les sources dont il était pourtant un des collecteurs, dit assez prudemment : à Lorette, « la confiance du serviteur de Dieu ne fut point trompée. L'âme inondée de grâces et de paix, il comprit que le divin Maître l'appelait à se sacrifier à sa gloire dans la Congrégation naissante du Saint Cœur de Marie, et *il sentit comme une douce assurance de l'entière guérison* de son ancienne et terrible maladie [43]. »

C'est à ce moment-là que M. Tisserant, dans son *Mémoire* [44] fait le commentaire : « Qui invoqua jamais Marie en vain ! », lorsqu'il constate que Libermann trouve à son retour de Lorette deux lettres lui annonçant que s'ouvrent pour lui les portes vers le sacerdoce, condition mise par Rome à l'approbation de son projet missionnaire.

Au berceau de la nouvelle société, les commentaires de la Règle

De même que le progrès des études bibliques avait montré que l'exégèse scientifique pouvait amener à une intelligence spirituelle des Écritures plus fructueuse que les commentaires pieux et subjectifs de la précédente période, il devait être possible de tirer bénéfique des textes fondateurs de Libermann en les étudiant soigneusement pour eux-mêmes avec la rigueur de la critique textuelle. Ce retour aux sources fut mené de façon magistrale par François Nicolas, vers la fin des années soixante, sur les différentes "Règles" de Libermann étudiées comme *La Naissance d'un code de spiritualité missionnaire*[45] se développant à partir d'une inspiration initiale — elle-même fortement ancrée dans l'histoire d'un homme et de ses compagnons —, s'enrichissant au cours des années de l'expérience du terrain et des hommes.

On passe ainsi chez Libermann de la "Règle provisoire de 1840" à la "Règle vivante" de 1841 à 1848 et aux "Règlements" de 1849. Une fois de plus, dans le cas de Libermann, nous ne sommes pas en face d'un texte figé ou théorique, car, à côté de la "lettre" de la Règle, nous avons la chance d'en avoir "l'esprit" recueilli dans *la Glose ou explication de la Règle provisoire du Saint Cœur de Marie, d'après les conférences du Vénéré Père recueillies par le RP Lannurier, 1844-1845* [46] au noviciat de la société naissante, à La Neuville, Amiens.

Et c'est dans ces commentaires vivants que l'on voit Libermann approfondir son inspiration romaine concernant le rôle « éminemment apostolique » du cœur de Marie :

« Il faut remarquer que ce n'est pas ; seulement à Marie mais au cœur de Marie que notre Congrég[ation] se consacre. Ce choix de la dévotion au Cœur de Marie n'a point été l'effet d'un calcul, ni du raisonnement, mais d'un attrait et d'une impulsion puissante. Et toutefois rien de plus motivé, de mieux fondé, de plus conforme à notre vocation. Nous sommes appelés à l'apostolat ; or pour exercer l'apostolat avec fruit, de quoi avons nous besoin sinon de l'Esprit apostolique ? Et cet esprit apostol[ique] où pourrions-nous le trouver plus paraît et plus abondant, après N. S., que dans le cœur de Marie, qui en a été tout rempli, cœur éminemment apostol[ique] et tout enflammé de désirs pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ? Sans doute elle n'a pas parcouru les mers et les pays éloignés comme Pierre, Paul et les autres apôtres. Pourquoi ? Parce que ce n'était pas sa destination ; mais si telle avait été la volonté de D. sur elle, rien le lui aurait manqué ; cet esprit apostolique qui la remplissait l'aurait mise en action selon tous les desseins de Dieu sur elle. Dieu ne l'a point voulu ; et Marie devait dans la retraite diriger les apôtres, leur communiquer de son esprit apostolique et attirer sur les âmes les grâces de conversion et de satisfaction. Du haut du ciel, elle continue pour la diffusion de l'Église ce qu'elle a fait pour ses commencements. Nous devons donc considérer le cœur de Marie comme un modèle parfait du zèle dont nous devons être dévorés, et comme une source abond[an]te où nous devons sans cesse le puiser [47]. »

Et c'est fort justement qu'Alphonse Gilbert souligne les conséquences historiques de cette inspiration mariale donnée par Libermann à ses missionnaires :

« Le Cœur de Marie, source d'inspiration apostolique et de soutien permanent de l'apôtre dans la tâche missionnaire si difficile qu'est la sienne, a provoqué dans l'Église une école de héros ! Nos premiers missionnaires sont tous morts en Afrique avec ce nom sur leurs lèvres ; dans leur esprit, l'entreprise audacieuse qui était la leur ne pouvait être accomplie qu'avec la présence affective et effective de Marie, conduisant et soutenant les envoyés de Dieu pour que Jésus soit connu et aimé de tous les peuples. Nous sommes loin d'une simple dévotion. Il s'agit d'une authentique inspiration, voulue par l'Esprit de Dieu [...] [\[48\]](#). »

Les signes des temps et les Missionnaires du Saint-Cœur de Marie

Libermann se montre un observateur attentif de l'actualité concernant l'Afrique, dans la mesure où il essaie d'y discerner des tendances qui vont affecter le travail missionnaire. La suite montrera que cette attitude profonde de Libermann doit être analysée en termes théologiques d'attention aux signes des temps. Cela transparaît avec éclat dans un texte très peu connu qui offre la particularité intéressante d'avoir une double paternité : celle de Libermann mais aussi celle de Benoît Truffet, professeur de rhétorique d'origine "savoisienne", entré au noviciat de la Neuville d'où il devait sortir... vicaire apostolique de Dakar ! Libermann avait demandé à Benoît Truffet de composer pour M. Desgenettes une relation sur le développement et les fruits de l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires à l'île Bourbon, d'après les renseignements fournis par les lettres des missionnaires du Saint-Cœur de Marie sur le terrain. Libermann donna-t-il des indications pour la rédaction ? Nul ne le sait mais la relation écrite de la main de Truffet lui fut remise, et c'est Libermann qui écrivit l'adresse du destinataire[\[49\]](#). Sans aucun doute lut-il et approuva-t-il le contenu.

Certes, Libermann n'écrit pas avec cet éclat et cette ampleur de périodes, mais on peut considérer que l'introduction de cette relation à M. Desgenettes contient fidèlement l'idée que se fait Libermann de la mission de sa société. Celle-ci s'inscrit dans un contexte mondial, dans une conjoncture historique qui montrent à l'évidence que l'heure de la Providence a sonné pour les Noirs. L'humilité et l'humour de Libermann ont dû sourire de l'envolée, voire de la prétention, du raisonnement... Voici donc cette page d'anthologie :

« Trois grandes œuvres de notre siècle méritent, à titres divers, l'attention des contemporains, et auront droit à la reconnaissance de la postérité. Ce sont l'*association de la propagation de la Foi*, l'*Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires*, et la répression de la *traite des Noirs*. C'est-à-dire la diffusion étendue de l'Évangile, une dévotion suave, et un juste respect pour la dignité humaine. Les deux premières œuvres appartiennent exclusivement au principe catholique ; la dernière est la réalisation des vœux tant de fois exprimés dans les Bulles pontificales et enfin entendus avec générosité par les grandes nations chrétiennes. La providence a coutume de résumer dans quelque association catholique les tendances élevées et dominantes d'une époque. C'est dans la conformité avec les besoins d'un siècle, qu'une Congrégation puise sa vitalité et ses succès. Aussi, au pied même du premier autel de Notre-Dame-des-Victoires, naquit, il y a cinq ans, une société dont les membres, sous le nom de *Missionnaires du Saint Cœur de Marie*, se dévouent à la propagation de la foi et de l'archiconfrérie parmi la race noire si délaissée jusqu'ici. Ils courent consoler, instruire et régénérer les pauvres noirs, dans toutes les régions où la dispersion primitive, les guerres et la cupidité les ont transportés. La providence et le Saint-Siège ont ouvert à ces missionnaires les immenses Guinées et les plages de l'Australie occidentale.

En cherchant leurs frères noirs dans les sables ou les forêts de l'Afrique et de la Nouvelle-Hollande, ils n'oublient pas ceux qui végètent, aux colonies, dans l'esclavage et l'abjection. C'est à ceux-ci que la Congrégation a songé de prime abord ; et, depuis trois ans, dans l'île Bourbon, sur la grande route des Indes et de la Chine par le cap de Bonne-Espérance, elle annonce aux esclaves, non sans succès, qu'ils sont les *enfants* et les *frères* d'un Dieu crucifié, à qui ils doivent offrir, avec résignation et confiance, leurs larmes, leurs durs travaux et leurs prières [\[50\]](#). »

Malgré l'emphase romantique du style, nul doute que Libermann fût intimement convaincu du lien établi par ce texte entre le "Cœur immaculé de Marie, refuge des pécheurs" prié à Notre-Dame-des-Victoires et la vocation missionnaire de son institut pour les Noirs...

IV. 1848 : D'une congrégation à l'autre : du "Saint-Cœur de Marie" au "Saint-Esprit". Passage historique et approfondissement théologique

La tradition spiritaine depuis 1703 et Poullart des Places

Puisque Libermann va accepter, en 1848, à la demande de Rome, la dissolution de sa propre société dont les membres furent invités à rejoindre la congrégation du Saint-Esprit — et cela, dans l'intérêt bien compris de la mission et avec une réelle continuité dans l'inspiration même —, il est bon de rappeler ce que le fondateur de cette dernière en 1703, Claude Poullart des Places, écrivait de sa main dans les *Règlements généraux et Particuliers* qu'il donnait aux « pauvres écoliers » de sa communauté, à l'article premier du chapitre premier intitulé « Des Règles fondamentales » : « Tous les écoliers adoreront particulièrement le Saint-Esprit auquel ils ont été spécialement dévoués. Ils auront aussi une singulière dévotion à la Sainte Vierge, sous la protection de laquelle on les a offerts au Saint-Esprit [51]. » Les *Règles et Constitutions du Séminaire et de la Communauté* approuvées en 1734 [52] disent la même chose en ces termes :

« Cette congrégation est consacrée à l'Esprit Saint, sous l'invocation de la Bienheureuse Vierge Marie conçue sans péché. Elle célébrera donc avec une piété particulière les fêtes de la Pentecôte et de l'Immaculée Conception, afin que tous ses membres soient embrasés du feu de l'amour divin et que tous obtiennent une parfaite pureté de cœur et de corps [53]. »

Fort justement Henri Barré souligne que lorsque le séminaire et la congrégation du Saint-Esprit renaissent après la tourmente révolutionnaire, la double dévotion des origines se colore de l'esprit spirituel du temps qui voit les fidèles se tourner vers le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie. Le séminaire du Saint-Esprit en vient tout normalement à entrer dans le mouvement de dévotion au "Cœur Immaculé de Marie, refuge des pécheurs" et à s'agréger à l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires [54].

Les négociations : trahir le Saint-Cœur de Marie ?

Tous les membres du "Saint-Cœur de Marie" — surtout ceux qui étaient sur le terrain dans les îles et en Afrique — n'avaient pas une vue aussi claire que celle de Libermann sur l'intérêt qu'il y avait à "fusionner" avec le "Saint-Esprit". Lors d'une première tentative sans lendemain, en 1845, Libermann écrivait à son collaborateur très proche, Ignace Schwindenhammer, inquiet comme d'autres de perdre son identité :

« Nous perdrons notre nom parmi les hommes, qui ne manqueront pas de nous appeler *les Spiritains* ; mais ne tenons pas aux mots, mais aux choses : nous ne laisserons pas d'être à Marie, ni d'être les prêtres de son très saint Cœur, quoique les hommes se plaisent à nous appeler Spiritains : la dévotion ainsi que la protection du très saint Cœur de Marie nous resteront tout de même [...] [55]. »

C'est en 1848 que le rapprochement puis la fusion — à dire vrai, canoniquement, la disparition de la société de Libermann — aboutirent avec les Spiritains. Le texte de l'accord de principe, signé le 24 août 1848, dit dans son article premier : « La Congrégation restera consacrée au Saint-Esprit sous l'invocation du Saint et Immaculé Cœur de Marie [56]. »

La décision de Rome des 4-10 septembre n'empêchera pas que Libermann aura encore à expliquer et à convaincre, en 1850 :

« Mon bon et cher frère, vous appartenez au Saint-Cœur de Marie et vous lui appartenez toujours. Notre union avec la communauté du Saint-Esprit ne peut qu'augmenter notre dévotion et notre amour pour ce Cœur qui a engendré notre pauvre petite Société. Nous avons toujours mis notre repos et notre bonheur dans le Cœur de Marie remplie de l'éminente surabondance de l'Esprit-Saint, et si nous n'avons pas exprimé cette plénitude du Saint-Esprit dans le Cœur de Marie, elle formait cependant l'essence de notre dévotion envers le Très Saint-Cœur de Marie ; eh bien ! nous ne changeons pas ; seulement ce qui était sous-entendu, ce que nous supposions auparavant, nous l'exprimons maintenant [...] [57]. »

La synthèse harmonieuse de 1849

Libermann pouvait être d'autant plus persuasif en 1850 que l'année précédente il avait procédé à une harmonisation de la double tradition spiritaine en ajoutant aux Constitutions historiques du Saint-Esprit ce qu'il avait appelé des *Règlements de la Congrégation du Saint-Esprit sous l'invocation de l'Immaculé Cœur de Marie ayant pour but de développer l'esprit de ses Constitutions, d'assurer le parfait accomplissement des devoirs qu'elles imposent à ses Membres, & de fixer dans ses détails son organisation & son administration* [58].

L'*Acte de consécration* qui s'y trouve présente une admirable synthèse des deux traditions ayant conflué en 1848, dont voici un extrait :

« Très sainte et très Auguste Vierge Marie [...] Veuillez donc accepter l'offrande que je fais de tout moi-même ; donnez-moi à l'Esprit-Saint, votre époux bien-aimé ; je veux me consacrer tout entier à votre Cœur immaculé. Je désire vivre et mourir, me dévouer et m'immoler à la suite de Jésus, dans la société des Missionnaires, toute vouée au tout-puissant Vivificateur des âmes et toute consacrée à votre immaculé Cœur. [...] J'ouvre mon cœur et je l'abandonne au divin Esprit : qu'il le remplisse, qu'il le possède et qu'il y agisse en souverain maître ; je veux, sous sa conduite, répandre son saint amour dans toutes les âmes qui me seront confiées, par la bonté de votre bien-aimé Fils [59]. »

A. Gilbert trouve une bonne synthèse dans une phrase prononcée par Libermann, lors d'un entretien avec les novices et étudiants, à quelques mois de sa mort, en mars-avril 1851 :

« Marie était sainte parce qu'elle devait enfanter le Saint ; elle n'était pas sainte pour elle seulement, mais pour le salut du monde. [...] Marie doit conduire en nous l'Esprit-Saint afin que nous soyons comme elle comblés de la surabondance de sa sainteté [60]. »

H. Barré conclut son étude par le résumé et l'appréciation suivants :

« La vraie dévotion au Cœur Immaculé de Marie nous conduit à honorer, en union avec elle, la personne du Saint-Esprit et à devenir, comme elle, pleinement dociles à ses divines inspirations ; alors, l'Esprit-Saint peut nous combler de ces fruits de sainteté et de cet esprit apostolique dont il a rempli surabondamment le Cœur Très Saint et tout apostolique de Marie, modèle et source de tout apostolat. C'est à un Juif converti que nous devons cette splendide spiritualité mariale [61]. »

Est-ce si étonnant que cette « splendide spiritualité mariale » soit due à un « Juif converti » ? Notre conclusion voudrait suggérer que non...

Conclusion : une mort significative le 2 février 1852

Le soir du 2 février 1852, à quelques pas de la chambre où, un peu avant 4 heures de l'après-midi, vient de mourir le P. François Libermann, l'historien bénédictin, Dom Pitra, hôte habituel du séminaire du Saint-Esprit de la rue des Postes, écrivait un article sur Libermann qui devait paraître dans le journal *L'Univers* des 1^{er} et 2 mars. Il y rapportait à chaud les circonstances de cette mort :

« [...] La vie du mourant s'éteignait doucement. On atteignit trois heures. La communauté chantait les vêpres, que semblait encore entendre l'agonisant. On allait commencer le cantique de Marie. L'un de ses enfants, debout à son chevet, dit à ses confrères : Il va mourir pendant le *Magnificat*. On ouvrit une fenêtre qui donnait sur la chapelle, et comme on chantait au chœur ces paroles très distinctement entendues : *Et exaltavit humiles* [Il élève les humbles], Marie recevait sa belle âme. Ses enfants qui l'entouraient l'embrassèrent une dernière fois en disant le *Gloria Patri* du saint cantique avec le chœur. [62] »

Sur le champ, le P. Ignace Schwindenhammer, successeur désigné par Libermann lui-même de préférence au P. Le Vavasseur, en écrivait la nouvelle à M. Desgenettes, le curé de Notre-Dame des Victoires, et ajoutait la remarque suivante :

« Je viens d'être frappé par la pensée que non seulement notre vénéré fondateur, supérieur et père, est mort un jour de la fête de la sainte Vierge, mais encore un lundi, jour plus spécialement consacré au culte du Saint-Esprit. [63] »

Il est grand ce Mystère, je le dis en pensant au mystère du Seigneur présenté au Temple par Marie et Joseph dont l'Église fait précisément mémoire le 2 février et qui donne sens singulièrement à la vie et à la mort de François Libermann lui-même. Car à bien y réfléchir, Libermann ne pouvait mourir qu'un 2 février, forcément un 2 février...

Dans l'épisode de la présentation au Temple [64], comme dans tout son "évangile de l'Enfance", Luc vise avant tout à présenter le mystère de Jésus tel qu'il n'apparaîtra clairement qu'à la lumière de Pâques et de la Pentecôte. Dans le Temple, lieu traditionnel de la révélation divine, les prophètes Syméon et Anne proclament la mission unique de cet enfant : comme le Serviteur du Seigneur, il est *la salut, la lumière des nations, la gloire de son peuple Israël*.

À la suite des prophètes, avec Marie et Joseph, Libermann — lui, le juif fidèle, fils de rabbin — a été illuminé par l'Esprit qui poussait Syméon et Anne et a reçu Jésus comme le Messie. Comme Marie, Libermann ressentira douloureusement la division d'Israël face à Jésus. Même si c'est à la mode du xix^e

siècle, on peut montrer que Libermann, toute sa vie, a été préoccupé par *le mystère d'Israël*, et par l'achoppement des Juifs, ses frères, face à Jésus.

Comme le proclamait Syméon, en union avec la mission de Marie, à la suite de l'apôtre Paul, comme fondateur d'une société missionnaire, Libermann sera hanté par *le salut du monde*, pressé d'annoncer Jésus-Christ comme lumière des nations.

Luc l'évangéliste ouvre son passage sur Syméon en mentionnant trois fois en deux lignes l'*Esprit Saint* comme le protagoniste de cette histoire. Comme juif, Libermann a été dans la ligne de Syméon et de tous les prophètes : docile à l'Esprit, enseigné par l'Esprit... Est-ce un hasard s'il a terminé comme supérieur de la congrégation du Saint-Esprit ?

Libermann est mort pendant le chant du *Magnificat*, chant prophétique d'action de grâces et de louange de celle en qui tous les pauvres du Seigneur sont préfigurés jusqu'à la fin des temps : Marie, présentée par Luc comme la première missionnaire de l'Évangile... Fondateur d'une société missionnaire, placée pour cette raison apostolique sous la protection du Saint Cœur de Marie, Libermann pouvait-il vraiment mourir à un autre moment que pendant le chant du *Magnificat* ?

[1]. Pour une approche générale de la figure et de l'histoire de Libermann, cf. Paul COULON, Paule BRASSEUR (dir.), *Libermann, 1802-1852. Une pensée et une mystique missionnaires*, Paris, Cerf, 1988, 938 p.

[2]. Pour une approche générale de la figure et de l'histoire de Poullart des Places, cf. *Christian de MARE, Aux racines de l'arbre spiritain : Claude-François Poullart des Places (1679-1709). Écrits et Études*, Paris, Congrégation du Saint-Esprit, 30, rue Lhomond (V^e), 1998, 422 p.

[3]. Il faut y ajouter deux textes classiques plus anciens : [DELAPLACE (François)], *Notice sur les rapports de la congrégation du Saint-Esprit et de l'Immaculé Cœur de Marie avec l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires et son vénérable fondateur, publiée par la Maison Mère, le 26 août 1860, fête du Très Saint Cœur de Marie*, 2^e éd., Paris, Maison Mère, 30, rue Lhomond, 1936 ; V. M. LITHARD cssp, *le Cœur Immaculé de Marie et la Congrégation du Saint-Esprit. Grâces reçues. Culte rendu*, Paris, Annales de la Congrégation du Saint-Esprit et du Cœur Immaculé de Marie, Rue Lhomond 30, 1923, 193 p.

[4]. Reprenant une partie importante de la thèse de Paul Coulon sur Libermann, le N° 24 de la revue *Mémoire Spiritaine* (deuxième semestre 2006) est entièrement consacré à la "conversion" de celui-ci sous le titre : « Libermann 1822-1826 : de l'école talmudique (Metz) au baptême en Christ (Paris) ».

[5]. Arch. CSSp 12-B-IX : Lettre du 14 janvier 1877, reproduite en note (avec une erreur de date) dans *Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie*, pour distribution privée, Paris, Maison Mère, 30, rue Lhomond. [désormais ND], T. I (1802-1839), 1929, p. 99.

[6]. À M. Eugène Dupont, « Strasbourg, le 1^{er} avril 1841 » : ND, t. II, p. 456-467. Pour une vue d'ensemble récente et simple sur la place de Marie dans la tradition sulpicienne, cf. Lorrains CAZA, « Monsieur Olier et Marie », in Pierrette DAVIAU (dir.) (avec la participation de Bernard SESBOÛÉ), *Parler de Marie, d'hier à aujourd'hui*. Actes du 4^e congrès de l'École française de spiritualité, Montréal/Paris, Novalis/Bayard, 2004, p. 35-50.

[7]. À M. Édouard de Farcy, Rennes, « Paris, le 30 octobre 1831 » : Lettres spirituelles du Vénérable Libermann, premier supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, publiées par un Père de la même congrégation, 3^e éd., Paris, Poussielgue frères, in-12°, [1891] [désormais LS] T. I, p. 23.

[8]. À M. Leray, Saint-Sulpice, Paris, « Saint Gabriel, le 2 décembre 1837 » : ND, I, p. 428.

[9]. À Monsieur Cahier, « Rennes, le 14 novembre 1837 » : LS, t. I, p. 345-346. Sur la théologie et la spiritualité mariales eudistes, cf. Rénaud HÉBERT, « Jean Eudes. De Marie à Jésus », in Pierrette DAVIAU (dir.) (avec la participation de Bernard SESBOÛÉ), *op. cit.*, p. 51-70.

[10]. Cf. E. LAMBERT et A. BUIRETTE, *Histoire de l'église de Notre-Dame-des-Victoires depuis sa fondation jusqu'à nos jours et de l'archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie*, Paris, F. Curot, 1872 ; François VEUILLOT, *Un siècle à Notre-Dame-des-Victoires*, Paris, Jacques R. Bauer, 1936 ; Louis BLOND, *L'Abbé du Friche des Genettes (1778-1860)*, Paris, 1960 (thèse Fac. des lettres, dact., Bibliothèque de la Sorbonne) ; Claude SAVART, « Pour une sociologie de la ferveur religieuse : l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires », *Revue d'histoire ecclésiastique* (Louvain), vol. LIX, 1964, n^{os} 3-4, p. 823-844.

[11]. Cf. DUFRICHE-DESGENETTES, *Manuel d'instructions et de prières à l'usage des membres de l'archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie, établie dans l'église paroissiale de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris*, 12^e éd., refondue et augmentée, Paris, Sagnier et Bray, 1850. (Cette édition de 1850 est la première à donner certains détails sur la fondation de l'archiconfrérie, notamment sur l'inspiration initiale.)

[12]. *Annales de l'archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie*, n° 1, avril 1842, p. 51.

[13]. Commencée le 4 février 1844 et terminée le 9 février 1844 : cf. ancienne copie aux Arch. CSSp 22-B-III et ND, VI, p. 37-48.

[14]. ND, VI, p. 37.

[15]. ND, VI, p. 38.

[16]. Le document original, qui se trouve aux Archives de la congrégation de Saint-Esprit à Chevilly-Larue (Arch. CSSp : 3A1.12.1.1., anciennement 16-B-I), est protégé par une couverture où il est écrit : *Origine de la Congrégation du S^t Cœur de Marie*, par le P. Tisserant, en 1842. Mais ce sont là des ajouts postérieurs.

[17]. Le 27 septembre 1841.

[18]. ND, I, p. 590 (Texte légèrement modifié par rapport à la page 2 du manuscrit).

[19]. Nous citons l'édition critique établie par Jean Ernoul et Paul Coulon pour l'article : « Les îles de Bourbon [La Réunion] et de Saint-Domingue [Haïti] aux origines des missionnaires du Saint-Cœur de Marie. Début du *Mémoire* écrit par Eugène Tisserant en 1842 », *Mémoire Spiritaine*, N° 19, premier semestre 2004, p. 13-54.

[20]. Alexis Pinault, sulpicien, (Paris 1793/Issy 1870).

[21]. « Le doigt de Marie est là ! »

[22]. « Nous sommes ton œuvre, Ô Marie, vivifie-la ! »

[23]. *Mémoire de M. Tisserant*, ND, I, p. 595.

[24]. *Idem*, p. 596.

[25]. Cf. DUFRICHE-DESGENETTES, *Manuel d'instructions et de prières à l'usage des membres de l'Archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie, établie dans l'église paroissiale de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris*, Paris, Imprimerie et fonderie de E.-J. Bailly, 1840, 5^e édition revue et augmentée de l'Histoire de l'Archiconfrérie, p. 444 et p. 454.

[26]. Voir *Mémoire de M. Tisserant*, *op. cit.*, ND, I, p. 633.

[27]. *Mémoire de M. Tisserant*, *op. cit.*, ND, I, p. 670. Voir également ND, I, p. 664-665.

[28]. *Op. cit.*, ND, I, p. 670-671. La grande charité de Libermann lui interdit de nommer le religieux dont il est question, mais nous savons de qui il s'agissait par la déposition de Le Vavasseur pour le Procès Apostolique (1878-1882) : c'était le supérieur des jésuites de Lyon ! Par ailleurs, il est intéressant de noter une « grâce de Fourvière » parallèle à celle de Libermann, qui est advenue à l'abbé Pierre-Julien Eymard, faisant son noviciat mariste, le 21 novembre 1839, un jour de fête mariale là-aussi : « Ce matin, à Fourvière, Notre-Seigneur m'a fait une grande faveur pendant mon action de grâce après la Sainte Messe... » [G. TROUSSIER], *Le Bx Pierre-Julien Eymard, sa vie et ses œuvres (1811-1868)*, Paris, 1928, tome I, p. 129).

[29]. *Mémoire de M. Tisserant*, *op. cit.*, ND, II, p. 32.

[30]. Dans la lettre déjà citée de Libermann à M. Desgenettes, 4-9 février 1844 : cf. ND, VI, p. 40.

[31]. Nous citons l'édition imprimée de cette règle : *Règle provisoire des Missionnaires du Très-Saint Cœur de Marie*, Amiens, Imprimerie de Duval et Herment, 1845, p. 8-9.

[32]. H. BARRÉ, p. 391. Cf. Ch. LEBRUN [eudiste], *La dévotion au Cœur de Marie*. Étude historique et doctrinale, Paris, Lethielleux, 1918, xii-532 p. ; Ch. OLMÉ [mariste], *La dévotion au Cœur Immaculé de Marie*, Paris, Spes, 1947, 223 p.

[33]. En y incluant la liste encore plus longue des communautés mariales féminines, Georges TAVARD parle d'« explosion communautaire » : *La Vierge Marie en France aux xviii^e et xix^e siècles. Essai d'interprétation*, Paris, Cerf, 1998, Chapitre VII : L'explosion communautaire, p. 123-141.

[34]. *Mémoire de M. Tisserant*, *op. cit.*, ND, II, p. 31.

[35]. *Idem*, p. 32.

[36]. *Mémoire de M. Tisserant*, *op. cit.*, ND, II, p. 31-32. Pour l'itinéraire, voir les notes de Libermann au crayon sur deux bouts de papier : ND, II p. 226-227.

[37]. Pour nous en tenir à des contemporains proches de Libermann, citons l'abbé Truffet (qui deviendra le premier vicaire apostolique de la société missionnaire de Libermann) et Louis-Gaston de Ségur (comme

attaché d'ambassade, avant qu'il ne rentre au séminaire et ne devienne le disciple de Libermann, rue des Postes, à Paris, en 1849).

[38]. Versailles, Lebel, 1818, XXII-646p, sans nom d'auteur ; pour l'attribution à M. Nagot, voir la note de l'éditeur, p. VII.

[39]. NAGOT, *op. cit.*, p. 16-17

[40]. *Idem*, p. 20-21.

[41]. *ND*, II, p. 228. C'est nous qui soulignons. CABON cite le père Delaplace parce qu'il n'a pas vu que ce témoignage était tiré de la déposition de Mademoiselle Guillarme au Procès ordinaire : *Procès ordinaire*, Session XIV, 27 juillet 1868, p. 258.

[42]. Lettre de Mgr Le Joubioux, chanoine de Vannes : « Vannes, le 25 septembre 1874 », *ND*, II, p. 98 ; chanoine Charles de Brandt, pour le *Procès apostolique*, dans sa 58^e session du 17 février 1882, *ND*, II, p. 224.

[43]. [P. DELAPLACE], *Vie du Vénérable Père Libermann, fondateur de la société des Missionnaires du Saint Cœur de Marie et premier supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie*, par un Père de la même congrégation, Paris, Victor Sarlit, 1878, p. 197.

[44]. *Mémoire de M. Tisserant, op. cit.*, *ND*, II, p. 32.

[45]. F. NICOLAS (éd. et introduction par), *La Naissance d'un code de spiritualité missionnaire : Règle provisoire des missionnaires de Libermann. Texte et commentaire*, Mortain, 1967, XXII-231 p. multigr. (Contient la *Glose* recueillie par le P. Lannurien, dont il est question plus bas).

[46]. Manuscrit conservé aux Archives CSSp. 44-A-IV. En fait, il faut lire : 1844-1846.

[47]. F. NICOLAS (éd. et introduction par), *La Naissance d'un code de spiritualité missionnaire : Règle provisoire...*, *op. cit.*, p. 18 (Manuscrit Lannurien, p. 18-19).

[48]. A. GILBERT, p. 67.

[49]. Manuscrit inédit, Arch. CSSp 48-A-VI. Les timbres de la poste : Amiens, 8 mars 1846, Paris, 9 mars 1846.

[50]. Écrit pour être publié dans les *Annales de l'archiconfrérie*, ce texte ne paraîtra pas. Retrouvé dans les papiers de M. Desgenettes, il sera renvoyé à la congrégation.

[51]. Christian de MARE, *Aux racines de l'arbre spiritain : Claude-François Poullart des Places (1679-1709). Écrits et Études*, Paris, Congrégation du Saint-Esprit, 1998, p. 333.

[52]. Texte original (latin), Archives Nationales, M. 200 n° 1, folios 950 à 967. Nous citons La traduction française qui figure dans l'ouvrage : A. BOUCHARD et F. NICOLAS (éd.), *Synopse des deux Règles de Libermann, précédée de la première Règle spiritaine. Texte intégral et authentique*, Paris, 30, rue Lhomond, 1968, 204 p. multigr.

[53]. A. BOUCHARD et F. NICOLAS (éd.), *Synopse...*, *op. cit.*, p. 8.

[54]. H. BARRÉ, p. 396.

[55]. Libermann (Amiens) à Schwindenhammer (Paris), « La Neuville, le 24 février 1845 », *ND*, VII, p. 75.

[56]. Cf. Michel LEGRAIN, « Le Saint-Esprit et le Saint-Cœur de Marie. Une union de congrégations au xix^e siècle. L'aboutissement », *Mémoire Spiritaine*, n° 8, deuxième semestre 1998, p. 7-30.

[57]. À Monsieur Jérôme Schwindenhammer, Missionnaire à Sainte-Suzanne, Île de la Réunion, « Notre-Dame du Gard, le 23 mars 1850 » : *ND*, XII, p. 133.

[58]. Paris, Gaume Frères, Libraires, Rue cassettes, 4, 1849 (216 p.). Cf. aussi *ND*, X, p. 450-569.

[59]. *ND*, X, p. 498-499.

[60]. Notes de conférence prises par M. Le Saout, *ND*, XIII, p. 716.

[61]. H. BARRÉ, p. 399.

[62]. *ND*, XIII, p. 672.

[63]. *ND*, XIII, p. 670.

[64]. Lc 2 : 22-39.